

## *Biographie de Laurien Ntezimana*

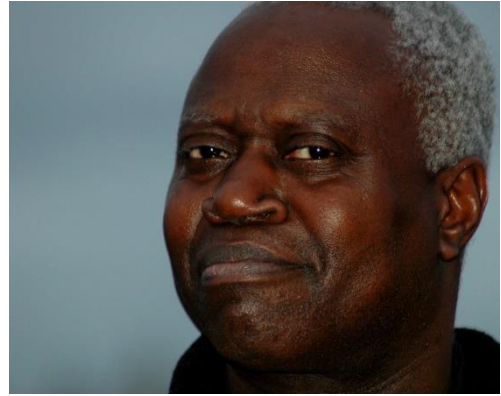
*Théologien et sociologue rwandais, Laurien NTEZIMANA a sauvé beaucoup de gens pendant le génocide, ce qui l'a d'ailleurs sauvé lui-même.*

Laurien Ntezimana est né en 1955 à Vumbi, au sud du Rwanda. Il étudie la philosophie au Rwanda, puis les sciences humaines à Kinshasa. Il prépare par la suite un doctorat en théologie<sup>1</sup> à Louvain. C'est là qu'il découvre la philosophie taoïste, qui va énormément l'inspirer dans son trajet et ses engagements futurs. Il retourne au Rwanda en 1990 et fonde le Service d'animation théologique (SAT) du diocèse catholique de Butare. Il travaille aux côtés de l'abbé Modeste Mungwarareba et Innocent Samusoni à la déconstruction de la violence et à la réconciliation au sein de la société rwandaise.

Sa vie bascule, comme celle de tant d'autres personnes, lors du génocide de 1994.

En 2000, il fonde l'Association Modeste et Innocent (AMI) en souvenir de ses compagnons décédés, afin de poursuivre leur travail commun de promotion de la paix.

Il réside actuellement en Belgique, tout en poursuivant son appui à l'AMI au Rwanda. Il est marié et père de cinq enfants.



*Ce qu'il raconte est dur mais la force qu'il transmet encourage ; sa parole est profonde et son engagement réel. D'un chaos qui dépasse l'entendement, il est parvenu à faire émerger des pistes éclairantes par rapport à la notion de crise ; pour lui, pour les Rwandais, pour les auditeurs, pour chacun de nous.*

---

<sup>1</sup> La théologie est, selon le dictionnaire Larousse, « l'Étude concernant la divinité et plus généralement la religion ».

## Laurien Ntezimana, Vivre à l'endroit

Je suis né dans un pays qui a une histoire et je suis né d'un certain côté. Et quand on me met de ce côté-là, ça ne m'étonne pas... Mais moi, je ne me sens pas là-bas. Je me sens un être humain.

Quand on me dit que je suis rwandais ou hutu, ça ne me fait ni chaud ni froid. Ce sont des chemises qu'on me met ; ce sont des masques qu'on me fait porter : pourvu qu'on ne profite pas de ces masques pour me massacrer.

J'étais le cadet dans une famille de dix enfants. Maintenant, il ne reste que trois garçons et deux filles. Papa était catéchiste depuis les années 40. Dès le départ, vraiment, il s'est battu pour qu'on ne tue pas les gens, pour qu'on ne tue pas les Tutsis, déjà, à ce moment-là. Ce que j'ai appris de maman, c'est d'abord l'authenticité. Et le fait de respecter les gens. Elle nous a appris ça.

Je dois dire que quand j'étudiais à l'école primaire, je n'étais pas très fort. J'étais maigrichon, quand j'étais jeune et ça va avoir des conséquences énormes sur ma vie. Parce que quand on est maigrichon chez moi, alors on est le souffre-douleur des autres et puis comme j'étais le cadet, je pleurais facilement.

Un garçon qui pleure au Rwanda, c'est la catastrophe, on vous dit qu'il ne faut pas montrer à l'ennemi vos larmes, vous devez les avaler, elles doivent couler à l'intérieur, pas à l'extérieur. Alors plus tard, quand je vais grandir, je vais chercher le moyen de compenser ma faiblesse et c'est comme ça que j'ai appris les arts martiaux, pour me protéger, d'abord.

Quand j'ai commencé le tai-chi, j'ai découvert l'énergie interne. Donc j'ai commencé à étudier la philosophie du tao qui n'est pas une philosophie intellectuelle mais une philosophie dansée, c'est une philosophie corporelle. C'est là que j'ai commencé à comprendre ce que c'est « vivre le présent ». C'est là que j'ai commencé à comprendre que la vie est gouvernée par les intentions que nous avons à propos de la vie. « Vivez aujourd'hui, à chaque jour suffit sa peine ». Et moi j'ajoute, suffit sa joie aussi.

Je suis rentré au Rwanda en 90, nonobstant quelques voix qui me disaient qu'il y allait avoir la guerre au Rwanda... Je n'y croyais pas beaucoup. Je suis rentré. Et j'ai commencé à travailler le 1<sup>er</sup> octobre. Et c'est le 1<sup>er</sup> octobre que la guerre a éclaté.

Et avec Innocent, on a commencé à sillonner le diocèse. Ce que nous voulions, c'était d'abord renforcer l'être intérieur des gens, donc que les gens sortent du « on », sortent de la foule et commencent à s'affirmer comme individus. On faisait des conférences, des articles de revue, des émissions radio. Et on a commencé à se battre justement contre l'idéologie de la haine ethnique, qui commençait à monter.

J'étais chez moi et le soir, vers 22 h, le maire de la ville, Kanyibashi Joseph, qui est mon cousin, m'a appelé au téléphone pour me dire : « *Tu sais ce qui vient d'arriver ?* » Je dis : « *Quoi ?* » Il me dit : « *On vient d'abattre l'avion de Habyarimana* ». Et je dis : « *Mais ça, c'est vraiment grave, on l'a tué ?* » Il me dit : « *Mais oui, on l'a tué, il est mort* ».

Il me dit : « *Nous sommes tous fichus !* » et moi je dis : « *Pourquoi dis-tu ça ?* » Il me dit : « *Tu vas voir, on va tous nous tuer !* » Il était terrorisé, lui, le maire... Et moi, je ne comprenais pas pourquoi il était terrorisé. En 1994 au Rwanda, la loi est de tuer. « *Si tu ne tues pas, c'est moi qui te tue* ». La loi devient folle, les institutions judiciaires sont par terre et le pays bascule alors dans un chaos indicible.

Les militaires ont dit à la radio : « *Que chacun reste là où il est. Interdit de sortir de chez vous* ». Car pour nous massacrer, il fallait nous trouver à la maison. Mais moi, je me suis mis à bouger et j'ai marché jusque chez Innocent. Parce que je me disais que si on était en train de tuer les Tutsi, Innocent risquait d'être tué.

J'ai pleuré quand Innocent a été tué. J'ai pleuré quand j'ai vu, je pense que c'était le 21 avril, je n'ai même pas osé aller regarder, quand on m'a dit que les para commandos et les *Interahamwe* de Kigali étaient venus à Butare et qu'ils avaient assassiné tout le monde. Et les personnes à qui je téléphonais d'habitude ne répondaient pas.... Et je me disais : « *Il a été tué* ». Et ça, le début des massacres, ça m'a tué aussi.

Et puis, je circulais, je voyais de loin, j'étais sur la route, mais je pouvais voir tuer. Par exemple, quand je descendais à Karubanda, j'ai vu dans la forêt des gens qui étaient en train de battre quelque chose, comme s'ils tuaient un serpent. Et d'ailleurs, c'est comme ça qu'on disait à la barrière et j'ai dit : « *Mais ces gens-là ils sont en train de frapper quoi ? Parce que je ne vois pas ce qu'il y a à terre, je vois des gens qui se lèvent et qui frappent* ». Et puis, ils me disaient : « *Ils sont en train de tuer un serpent* ». Mais le serpent en question, c'était des gens, c'était des gens qu'ils étaient train de tuer.

Mais quand tu es dans l'horreur suffisamment longtemps, tu te reprends, et quand je me suis repris, je ne souffrais plus, je me battais. Je me disais qu'il fallait limiter les dégâts, c'est tout. Et c'est là que je me suis mis en mouvement pour essayer de nourrir ces gens... Et là, j'avais maintenant compris que nous étions entrés dans l'innommable.

Je me suis promené du côté de Matyazo et j'ai vu les premiers blessés qui arrivaient au centre de santé de Matyazo et j'ai commencé à distribuer du riz et des haricots... Donc je nourrissais les gens de Matyazo mais comme il y avait une famine en fait, il fallait nourrir toute la population. Quand j'ai porté du riz à Huye, je me suis fait arrêter par une foule de gens excités. Et d'ailleurs, le chauffeur, Anastase, qui conduisait la camionnette, il tremblait de tous ses membres, et je lui disais : « *Anastase, si tu continues à trembler tu vas nous faire tuer* ». Tu sais, quand tu trembles devant un chien enragé, il te mord, il ne faut pas trembler, il faut rester digne, ferme.

Ils sont venus et ils nous ont arrêtés. Ils étaient en train de tuer dans la forêt. Et ils me demandaient : « *Où vas-tu avec ce riz-là ?* » et je disais : « *Je vais nourrir ces gens qui sont à la commune* ». « *Mais est-ce que tu sais qui sont ces gens ?* » « *Oui, je sais que ce sont des Tutsi que vous avez chassés de chez eux* ». « *Ces gens-là, je vais les nourrir, si vous voulez les tuer, c'est votre responsabilité, la mienne est de les nourrir* ». Et ils me disaient : « *Mais tu ne sais pas à quoi tu t'exposes ?!* » Je disais : « *Je m'expose à quoi ?* » « *Tu t'exposes à être tué !* » Je dis « *Mais tant pis. C'est vous qui allez me tuer ? Pourquoi ? Si vous avez faim et que vous avez besoin de riz, je vais vous donner du riz aussi ! D'ailleurs je vous donne du riz vous aussi !* » Pourquoi est-ce que je refuserais à eux ? « *Non, nimumureke awubashyire, turaza kuwisubiza nimugoroba... Laissez-le rapporter ça, nous allons reprendre ça le soir* ». Tu comprends ?

Et je partais avec la camionnette... Je voyais tuer dans les fourrés autour de moi, je traversais des gens enragés mais je n'ai jamais été pris directement dans un massacre. J'avais peur bien sûr mais chaque matin, je prenais 1h de tai-chi parce qu'il fallait que l'énergie circule absolument. J'avais des gens cachés chez moi, les gens ont d'abord fui chez moi, hein, j'avais 46 personnes à la maison.

Et les gens qui étaient poursuivis dans les fourrés, les taillis autour de ma maison, ils mourraient en

m'appelant. Ils disaient : « *Laurien, baransishe ...* » Et je reconnaissais les voix... Ca c'est le plus terrible. Je me souviens d'un jeune homme que j'ai essayé de sauver, qui sortait d'un poulailler. Des gens parmi nous on couru, l'ont attrapé, c'était un jeune Tutsi qui essayait de se cacher.

Alors, ils ont dit : « *On va l'emmenner à l'abattoir* ». Il y avait un endroit où l'on tuait les gens, il y avait quelqu'un qui était patente, comme un bourreau, il s'appelait Gatera. Gatera, qui était de son métier, c'était un boucher. Il était devenu boucher d'hommes cette fois-ci. Alors on a dit : « *On va l'emmenner chez Gatera* ». Je dis : « *Non ! N'emmenez pas ce jeune homme-là à Gatera, Gatera va le tuer, on m'a dit comment il tue les gens* ». En fait il les dépeçait littéralement, il ne les tuait pas directement, il commençait par les torturer...

Et quand on est arrivés sur la route de Matyazo, j'ai commencé à dire : « *Mais, ce jeune homme, et si on le laissait, on lui dit : fout le camp, simplement* »... « *Non, nous devons l'emmenner chez les militaires* ». Je dis : « *Mais qu'est-ce qui vous prend ? Est-ce que vraiment vous êtes sanguinaires ?* » J'ai dit, « *Moi je ne vous accompagne pas chez Gatera* ». Et puis, ils m'ont dit : « *Mais Laurien, ne serais-tu pas en train par hasard de t'opposer à ce que nous sommes en train de faire ?* » J'ai dit : « *Oui, je m'oppose à la mort de ce jeune homme-là, je ne viens pas avec vous* ».

Mais il y en a trois qui l'ont ramené et le jeune homme a été tué mais quand on l'a emmené, il m'appelait... Et cette voix-là, je l'entends toujours, il me disait : « *Laurien, on va me tuer* ». Et je lui disais : « *Je ne peux rien pour toi, jeune homme, je ne peux rien pour toi* »... Et ça, je m'en souviens comme si c'était hier ...

Devant un génocide, personne ne reste neutre, ce n'est pas possible. On est pour ou contre. En fait, il n'y a qu'une façon de gérer les choses. Que ce soit au Rwanda ou ailleurs. C'est d'éveiller la conscience des gens à la dimension de l'humain. Même un génocidaire n'est pas condamné, il n'est pas perdu. Il est descendu si bas qu'il ne peut que remonter très haut, si jamais il remonte. Et pour qu'il remonte, c'est un clic, un changement de conscience, simplement.

Et alors là, je vais utiliser mes deux armes, pour moi les armes les plus importantes de l'être humain, c'est son regard et sa parole. Et dans cette parole-là, l'important n'est pas tellement ce que je dis, c'est le ton.

Si je lui parle comme un être humain, sur un ton égal, de respect et de fermeté, je suis en train de convoquer son humanité sur la scène ; je le convoque dans son humanité et alors là, on peut parler. Je me suis donné comme mission de vivre le plus délibérément possible, c'est-à-dire de vivre en liberté, de ne me laisser enchaîner ni par l'extérieur, ni par l'intérieur et je me suis donné comme mission aussi de rendre les gens à eux-mêmes, c'est-à-dire de les aider à vivre délibérément. Personne n'est condamné. On a toujours une conscience qui peut s'éveiller.

Comment cela ? Et bien, respectez vos corps et les corps des autres, respectez vos cœurs et les cœurs des autres, respectez vos intelligences, et les intelligences des autres, respectez vos esprits, et les esprits des autres. Si vous commencez par ce respect-là, vous construirez immanquablement une société en équilibre.